Observation et histoire

Race chez Amédée Thierry et William F. Edwards

Marie-France Piguet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6>

DOI : 10.4000/lhomme.6

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 93-106

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marie-France Piguet, « Observation et histoire », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 08 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6> ; DOI : 10.4000/lhomme.6

Observation et histoire

Race chez Amédée Thierry et William F. Edwards

Marie-France Piguet

« L'observation donne l'état actuel ;
l'histoire fournit les données sur l'état ancien »

William F. Edwards

L'OBSERVATION dont il va être question est tournée vers ce qui semble impossible a priori d'observer, puisqu'il s'agit d'une chose disparue : l'histoire des hommes. Aborder ce que le temps a englouti par l'observation physique des hommes contemporains définit pourtant le projet exposé par William F. Edwards dans son ouvrage, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire ; Lettre à M. Amédée Thierry auteur de l'histoire des Gaulois*, paru en 1829. Il s'agit pour lui de retrouver « la filiation des peuples », de « remonter à leur origine malgré les mélanges qui constituent les nations » (*ibid.* : 4-5), d'aller « à la recherche des anciennes races dans les modernes » (*ibid.* : 23), bref, d'établir des relations entre physiologie et histoire. Cet ouvrage est généralement considéré par les historiens du racialisme comme « l'acte de naissance des théories raciales modernes » (Massin 1993 : 129).

L'idée d'expliquer l'histoire par la coexistence conflictuelle sur le même sol de *nations*, *peuples* ou *races* différents n'est pas nouvelle, et les luttes politiques de la Restauration ont réactivé le vieux schéma de l'origine germanique de la noblesse française. Celle de distinguer dans l'espèce humaine contemporaine des *races* et des *variétés*, selon certaines similitudes héritées dans les formes physiques du corps, n'est pas originale non plus à ce jour : William F. Edwards (1829 : 3) la date de l'ouvrage de Blumenbach (1795). Par ailleurs, Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, cité aussi par Edwards, vient de publier *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain* (1827), qui reproduit son article « Homme » du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dans lequel il divise le genre humain en quinze *espèces*, elles-mêmes divisées en *races*, elles-mêmes divisées parfois en *variétés*. La singularité de l'ouvrage de William F. Edwards réside dans la volonté de son auteur d'articuler expli-

citement ces deux approches, en appliquant les méthodes naturalistes de l'observation à la compréhension de l'histoire humaine.

Un des éléments majeurs qui a rendu possible cette articulation est l'emploi du mot *race*, en usage à la fois en histoire naturelle et en « histoire civile », mais selon des modalités différentes. Nous traiterons ici du recoupement de ces deux usages en examinant quels éléments du discours naturaliste migrent à travers le même signe lexical *race* dans le discours historique.

La raison affichée du texte de William F. Edwards étant, comme l'indique le titre, une réponse à la publication en 1828 de l'*Histoire des Gaulois* par Amédée Thierry, nous partirons de l'emploi de *race* dans ce dernier ouvrage en précisant ce que Thierry emprunte à la tradition d'usage du mot dans les écrits traitant d'histoire et ce qu'il en modifie, pour rendre sensible ensuite la rupture imposée par Edwards. Nous soulignerons enfin certaines particularités du concept de *race* tel qu'il se dégage de la succession de ces deux textes.

Remarques sur l'usage de *race* dans les écrits sur l'histoire

À la date de parution de l'*Histoire des Gaulois*, le mot *race* a déjà un usage bien établi dans les écrits qui traitent d'histoire. On le rencontre en particulier dans des articles ou des brochures polémiques rédigés durant la Restauration par des publicistes acquis aux valeurs de la Révolution. C'est ainsi qu'Augustin Thierry (le frère d'Amédée) a écrit (1839 : 306) :

« Il y a deux camps ennemis sur le sol de la France. Il faut le dire, car l'histoire en fait foi : quel qu'ait été le mélange physique des deux races primitives, leur esprit constamment contradictoire a vécu jusqu'à ce jour dans deux portions toujours distinctes de la population confondue. »

De même François-Pierre-Guillaume Guizot (1820 : 2-3) à la même date :

« Treize siècles se sont employés parmi nous à fondre dans une même existence la race conquérante et la race conquise, les vainqueurs et les vaincus. [...] Lorsqu'en 1789, les députés de la France entière ont été réunis dans une seule assemblée, les deux peuples se sont hâtés de reprendre leur vieille querelle. Le jour de la vider était enfin venu. »

Ces exemples ne sont pas isolés. Les « deux races primitives », appelées aussi dans le même article « deux nations ennemies » ou « deux races distinctes » par Guizot, correspondent d'un point de vue référentiel à chacun des deux ordres laïques, la noblesse et le tiers état, lesquels doivent cette dénomination à la réactivation d'une thèse ancienne quant à l'origine de la noblesse¹. Cette thèse enracine l'origine de la noblesse dans la conquête franque de Clovis, faisant

1. Sur la manière indirecte dont cette thèse a contribué à la formation du concept de *lutte de classes*, cf. Piguet 1996 : chap. 1 et 6.

ainsi des nobles les descendants des Francs tandis que les roturiers seraient issus des Gaulois et des Gallo-romains réduits en servitude par ces intrépides conquérants. Élaborée au XVIII^e siècle² pour légitimer les pouvoirs politiques de la noblesse face à l'absolutisme royal, la théorie des origines germaniques de la noblesse française a été retournée contre l'aristocratie et utilisée pendant et après la Révolution par les défenseurs du tiers état³.

Au XVIII^e siècle, dans le texte même d'un des plus éminents porte-parole de la noblesse sur cette question, *Histoire de l'ancien gouvernement de la France...* du comte de Boulainvilliers, le mot race est employé fréquemment⁴, mais pas dans le sens ethnique qui oppose les Francs aux Gaulois comme chez Amédée Thierry et François-Pierre-Guillaume Guizot, ni dans le contexte d'une distinction entre nobles et roturiers. Race est ici utilisé selon un sens très commun à cette époque, ainsi défini par l'*Encyclopédie* : « extraction, lignée, lignage ; ce qui se dit tant des ascendants que des descendants d'une même famille : quand elle est noble, ce mot est synonyme de naissance » et tout particulièrement de ce que le dictionnaire de Furetière définit par « dans l'histoire, se dit d'une longue suite de rois de même lignée ». La presque totalité des expressions formées autour de race dans ce texte sont :

- « première race (de nos rois) » (mérovingiens)
- « seconde race (de nos rois) » (carolingiens)
- « troisième race (de nos rois) » (capétiens)
- « première et seconde races »
- « race carlienne », « race capétienne », « race des carliens »,
- « race des princes carliens », « race de Charlemagne »...

L'emploi de race déterminé par la conception aristocratique de la naissance reste le plus souvent limité au registre du pouvoir politique suprême. On peut faire des observations similaires sur d'autres textes qui, tout au long du XVIII^e siècle, ont traité de cette question selon des points de vue contradictoires⁵. Pour désigner les conquérants francs et la noblesse qui en serait issue, Boulainvilliers use de « conquérants », « François », « noblesse », « ordre » ou de périphrases qui emploient « naissance » et « sang », mais en aucun cas de « race ». D'une manière générale d'ailleurs à cette époque, les syntagmes *la race*, *la race noble*, *de race* donnent une qualification par la particularité de naissance mais semblent moins désigner le groupe qui a cette qualité que ce

2. Le mythe qui a nourri cette théorie est en réalité beaucoup plus ancien ; voir Devyver 1973.

3. En particulier par Emmanuel-Joseph Sieyès (1888).

4. On en compte cinquante occurrences (données obtenues par l'interrogation de la base de données textuelles Frantext du CNRS).

5. Parmi les plus connus, Dubos 1742 ; Montesquieu 1961 [1755], livre 30 en particulier ; Mably 1797. L'enregistrement de ces textes dans la base de données Frantext a permis une lecture de toutes les occurrences de race(s).

qui se transmet de génération en génération. *Race* distingue d'abord, pourrait-on dire, sur des critères verticaux.

Les emplois de *race* par François-Pierre-Guillaume Guizot et Augustin Thierry ne doivent donc rien aux usages de ce même mot dans les textes qui ont primitivement abordé la question. Si l'on peut rapporter l'expression ethnique de l'opposition des ordres au début du XIX^e siècle à la vieille théorie de l'origine étrangère de la noblesse, le vocabulaire utilisé dans l'un et l'autre cas n'est pas identique. Dans ces contextes le mot *race* échappe à la question du lignage. Il amplifie ce qui oppose les forces en présence en insistant sur l'unité d'origine de chacune et son usage participe de la métaphorisation de l'antagonisme politique. Toutefois, s'il n'a pas encore le contenu sémantique que lui donnera ultérieurement l'anthropologie physique, il désigne maintenant un groupe humain qui présente certaines particularités liées à l'origine et c'est dans cette acception qu'Augustin Thierry (1825 : v-vi) l'utilisera ultérieurement dans ses ouvrages pour expliquer l'histoire politique conflictuelle de chaque nation par les effets d'une conquête initiale :

« Les classes supérieures et inférieures qui s'observent aujourd'hui [...] ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. Ainsi l'épée de la conquête, en renouvelant la face de l'Europe et la distribution de ses habitants en nations différentes, a laissé sa vieille empreinte sur chaque nation créée par le mélange de plusieurs races. La race des envahisseurs est restée une classe privilégiée, dès qu'elle a cessé d'être une nation à part entière. Elle a formé une noblesse guerrière [...]. La race envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté [...] a fondé une autre association à côté de l'association militaire des conquérants ».

Races et textes

L'ouvrage de son frère Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine* (1828), celui auquel William F. Edwards répond, marque un double déplacement dans les problématiques que le mot *race* contribue à exprimer. Conformément à son titre, l'ouvrage raconte l'histoire des Gaulois avant la conquête romaine. Il a été entrepris comme « une biographie qui a pour héros un des personnages collectifs appelé peuple, dont se compose la grande famille humaine. L'auteur a choisi le peuple gaulois... [parce qu'il] a voulu connaître et faire connaître une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français. » (*ibid.* : I-II). Livre de référence sur la question au XIX^e siècle, il sera réédité à maintes reprises et critiqué, à partir de 1860, par les archéologues⁶.

6. Voir Pomian 1992.

Pour démontrer ou plus exactement affirmer l'existence d'un « peuple gaulois », d'une « race gauloise » ou « famille gauloise », lui-même partagé en deux « races », la « race gallique » et la « race kimrique », Amédée Thierry s'appuie sur des textes : « les preuves que je donne comme affirmatives sont de trois sortes : 1) philologiques, tirées de l'examen des langues primitives de l'occident de l'Europe ; 2) historiques, puisées dans les écrivains grecs et romains ; 3) historiques, puisées dans les traditions nationales des Gaulois » (*ibid.* : XII). Il fait coïncider les résultats de recherches linguistiques récentes (il utilise par exemple les travaux de Guillaume de Humbolt sur le basque) avec des témoignages sur la vie et les migrations des peuples tirés des textes antiques (Strabon, Diodore, Tacite, Thucydide, Hérodote...) et éclairent les uns par les autres. En même temps il définit un « caractère général » qui isole une « famille gauloise » par un ensemble de traits moraux :

« Les traits saillants de la famille gauloise, ceux qui la différencient le plus, à mon avis, des autres familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais, à côté de cela, une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité. [...] Tel est le caractère général des peuples de sang gaulois. » (*ibid.*, I : IV-V)⁷

Il ne s'agit donc plus ici de rendre l'histoire intelligible au moyen de l'affrontement de « deux races primitives » qui se seraient perpétuées politiquement dans les ordres de l'Ancien régime, mais de remonter à travers et au-delà des conquêtes pour identifier une « race gauloise ». Les preuves, largement culturelles, permettent de répondre positivement à la question qui domine l'ensemble de l'ouvrage : « existe-t-il dans l'espèce humaine des familles et des races, comme il existe des individus dans ces races ? » (*ibid.*, I : III). Cependant, « race » reste encore ancré, au même titre que famille et peuple, du côté d'une communauté d'origine indépendante de toute détermination physique.

Le deuxième élément qui témoigne d'une modification de l'usage du mot race dans le discours historique réside dans sa place au sein du paradigme des termes qui désignent des ensembles humains. Les principaux composants de ce paradigme sont : famille / race / peuple / population / nation de sang / branche / nation / tribu / peuplade / confédération / ligue.

7. Il est intéressant de comparer ce portrait collectif à celui que dresse Bory de Saint-Vincent (1825 : 286) du Celte primitif dans son développement sur la « race celtique » : « leur vivacité, leur inconstance, l'impétuosité de leur courage sans persévérance, une vanité souvent puérile, une incroyable mobilité d'idées, et cette légèreté que leur reproche un peuple voisin, sont les traits qui restent aux Français du Celte primitif ».

Ces différents termes qui marquent des échelons allant schématiquement du plus petit groupe au plus grand, de l'individu à l'espèce, ne sont jamais définis les uns par rapport aux autres et leur emploi ne manifeste pas une grande rigueur de classement. Le mot famille par exemple, désigne la première division de l'espèce humaine (« la famille gauloise ») et la dernière division où il est alors synonyme de tribu.

Cependant une certaine cohérence organise ce vocabulaire : la volonté d'insérer des groupes humains les uns dans les autres, à la manière, semble-t-il, des classements de l'histoire naturelle. En effet chacune des races, ou familles ou peuples, se divise en tribus, peuplades ou familles, regroupés au sein de nations, qui composent elles-mêmes des ligues ou confédérations. La « race gallique », par exemple, est composée de « trois grands peuples » ou « trois grandes nations » (*ibid.*, II : 28, 33) : les Arvernes, les Edues, les Séquanes, lesquels regroupent « 22 nations » (*ibid.*, II : 28) qui se subdivisent elles-mêmes en centaines de « tribus ».

On peut schématiser comme suit l'ensemble de ce vocabulaire :

Un clivage assez régulier se manifeste entre famille, race, peuple, population, nation, tribu, peuplade, qui font référence à des groupes ayant des caractéristiques communes, et confédération et ligue qui correspondent à des assemblages éphémères de nature politique et s'appliquent généralement aux seules nations :

« La population gallique se divisait en familles ou tribus, formant entre elles plusieurs nations distinctes. Ces nations [...] se réunissaient quelquefois pour composer de grandes confédérations ou ligues » (*ibid.*, I : 4).

Dans ce contexte extrêmement mouvant, race désigne toujours des ensembles humains stables qui dépassent les rassemblements politiques – « [la race gauloise] a fini comme nation, non comme race, car les races humaines ne meurent point ainsi » (*ibid.*, III : 505).

Bien que Thierry prétende tenir le mot race de son usage en histoire, « l'observation des faits conduit à reconnaître deux nuances distinctes, correspondant à deux branches distinctes de la famille, à deux races, pour me servir de l'expression consacrée en histoire » (*ibid.*, I : v), seul de tous ces termes, *race* a pour l'heure un emploi bien établi en histoire naturelle où il marque la division de l'espèce humaine⁸. Il y a de fait chez Amédée Thierry une définition historique et philologique de la race enchâssée dans une nomenclature qui emprunte ses formes, mais pas ses termes, à l'histoire naturelle. La multiplication même des divisions dans les subdivisions évoque celle des naturalistes à la même époque en races, espèces et variétés : Bory de Saint-Vincent distingue, comme nous l'avons signalé, quinze espèces différentes d'hommes, lesquelles se divisent en races, puis parfois encore en variétés. Mais si les naturalistes opèrent des classements sur des hommes vivants et selon des critères se rapportant généralement aux formes physiques du corps, Amédée Thierry range des hommes disparus au moyen d'inductions philologiques et historiques.

En voulant prouver par l'exemple des Gaulois qu'il existe bien des « races » dans « la grande famille humaine », Amédée Thierry cherche à démontrer l'existence de groupes humains distincts qui présentent une permanence d'identité au fil du temps et des événements. C'est cette idée de permanence trans-historique nourrie par une parenté (perdue) de langue, une histoire commune et quelques traits moraux, qui va être reprise et durcie au moyen de l'observation des formes physiques du corps par William F. Edwards.

8. Voir les représentations graphiques des classifications anthropologiques dans Duvernay Bolens 1995 : 255-287.

L'ouvrage de William F. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, sous-titré *Lettre à M. Amédée Thierry* (1829), reformule ainsi la problématique de Thierry :

« Vous parvenez ainsi, à travers la confusion des temps et des auteurs, à reconnaître plusieurs grandes familles parmi les peuples dont vous écrivez l'histoire. Les caractères par lesquels vous les distinguez sont pris dans la science que vous cultivez. Vous établissez de la sorte des races historiques qui peuvent être tout à fait indépendantes de celles qu'avouerait l'histoire naturelle. [...] Ce qui vous intéresse c'est de savoir si les groupes qui forment le genre humain ont des caractères physiques reconnaissables, et jusqu'à quel point les distinctions que l'histoire établit parmi les peuples peuvent s'accorder avec celles de la nature » (*ibid.* : 3-4).

Il s'agit ici pour Edwards d'inscrire les conclusions des travaux d'Amédée Thierry dans une perspective directement naturaliste en démontrant que les « races historiques » établies correspondent à des ensembles naturels d'êtres humains. Pour cela, il substitue aux données textuelles qui fondent les résultats d'Amédée Thierry celles de l'observation directe des formes du corps car « si les formes du langage laissent des traces dans les idiomes modernes qui décèlent leur antique origine, que penserons-nous des formes du corps ? seront-elles moins persistantes ? n'aurons-nous rien conservé des traits de nos ancêtres ? » (*ibid.* : 6). Par l'observation des hommes qui vivent aujourd'hui, il recherche la trace de ceux qui ont disparu afin de « retrouver les anciens peuples dans les modernes » (*ibid.* : 5).

Le raisonnement qui le guide dans cette sorte de quête des origines est le suivant : il suppose d'abord l'existence de « types caractéristiques des peuples anciens » (*ibid.* : 44), démontre ensuite, au moyen – entre autres – de l'analogie entre l'homme et l'animal, que les types sont transmissibles, pour en déduire que « si de pareils types ont existé, ils existent encore aujourd'hui » (*ibid.*). Il s'efforce alors de découvrir la réplique de ces types supposés dans les populations contemporaines d'Europe.

C'est à l'identification d'une constante naturelle, qui se réitère de génération en génération, le « type », que doit servir l'observation : « il s'agit de constater par l'observation si chez les peuples qu'on veut étudier il y a un ou plusieurs types distincts. Si l'on en trouve, il faut ensuite chercher les moyens de les rapporter à leur origine » (*ibid.*). Le « type » se définit ainsi :

« Il faut donc que vous sachiez ce qu'il y a d'essentiel dans les caractères physiques pour constituer un type. Les caractères tirés de la forme et des proportions de la tête et des traits du visage tiennent certainement le premier rang. [...] On ne saurait, je crois, arriver par un moyen plus rigoureux à déterminer l'identité de race, puisqu'il présente la plus grande approximation aux caractères de l'individualité. [...] Je ne néglige pas les modifications relatives à la chevelure, à la coloration de la peau, à la taille, lorsqu'elles

sont assez générales ; elles acquièrent alors par cette association une grande valeur ; mais je les regarde toujours comme très secondaires et absolument impropres à fonder par elles-mêmes des caractères de race, excepté dans les cas extrêmes » (*ibid.* : 45-46).

Véritable outil de détermination de « l'identité de race », de distinction entre ceux qui descendent d'un peuple et ceux qui descendent d'un autre, le concept de « type » filtre, trie, ordonne les données. Edwards affirme cependant que ses « observations ont été faites sans idées préconçues » (*ibid.* : 78), en raison de la recherche de formes et proportions précises et non d'une ressemblance floue. En fait, l'identification du type oriente l'observation par l'attention à une combinaison particulière de certains caractères physiques, au détriment d'autres : « Si je m'étais fait un autre plan d'observation en attachant plus d'importance à la coloration qu'aux formes et aux proportions, je n'aurais vu que des Bourguignons, des Lyonnais, des Dauphinois et des Savoyards, au lieu de voir un peuple de même race modifié par des nuances de teint et distribué sur un grand espace compris entre Auxerre et le Mont-Cenis » (*ibid.* : 49). On assiste à une instrumentalisation parfaitement maîtrisée de l'observation – « il fallait d'abord croire ces observations possibles avant de chercher à les faire » (*ibid.* : 7) – au service de la validation des résultats de Thierry sur l'existence d'une « race gauloise » partagée en « deux races », généralisable à l'affirmation de l'existence des « familles et des races » à l'intérieur de « l'espèce humaine ».

Dans ce contexte, race exprime le résultat de l'observation : c'est le terme le plus généralement employé pour désigner les groupes humains partageant le même type, en équivalence parfois avec peuple. Mais il désigne aussi, conformément au discours des naturalistes, la division des espèces animales. L'analogie entre l'homme et l'animal se nourrit en partie du glissement de ce même mot d'un registre à un autre, autorisant à propos des êtres humains des syntagmes comme : « croisement de races » (*ibid.* : 21), « races croisées », « races pures » (*ibid.* : 126-127) :

« On croise un animal domestique avec un autre d'une race différente ; on croise ensuite le produit de ce mélange avec un individu de l'une de ces races pures. Le nouveau produit se rapproche de celle-ci. On continue les croisements d'après le même principe jusqu'à ce que le dernier produit rentre dans un des types primitifs [...]. D'ailleurs nous avons des renseignements positifs sur ce qui arrive en pareil cas dans les races humaines dont les traces, dans les générations successives, sont les plus reconnaissables : celles des nègres ou des blancs disparaissent vers la quatrième ou la cinquième génération » (*ibid.* : 23).

Cette claire appartenance de race au domaine de l'histoire naturelle le relie de fait à un tout autre paradigme que celui de Thierry, celui bien établi des termes de la classification naturaliste :

« Peu vous importe, s'il faut les appeler du nom d'espèces, de variétés, de sous-variétés, ou de races, et dans quel ordre on les classe entre elles ; vous laisserez ces discussions aux naturalistes » (*ibid.* : 4).

Bien que ce paradigme, dans son ensemble, soit tenu à distance afin d'éviter les problèmes d'enchâssement impliqués par le vocabulaire classificatoire de l'histoire naturelle, le terme de race en sera soustrait comme le plus courant, commun à la fois aux historiens et aux naturalistes, celui dans lequel peuvent se couler deux démarches indépendantes. C'est lui qui sera choisi pour le titre de l'ouvrage. Race est alors le dénominateur commun de terminologies relevant de deux domaines distincts, l'histoire naturelle avec genre, espèce, race, variété, sous-variétés, et celui qu'Edwards nomme, à propos de Thierry, « histoire civile » avec famille, race, peuple, population, branche, nation, peuplade, tribu..., et comme tel son emploi produit un syncrétisme : aux éléments culturels de langue et d'histoire par lesquels Thierry identifie une race disparue, Edwards ajoute celui des formes contemporaines du corps.

En retrouvant, par l'observation, les descendants des Galls et des Kimris « ces deux races gauloises » (*ibid.* : 69) dans la population actuelle, Edwards établit au moyen de race un lien entre les vivants et les morts. Il fait coïncider, selon ce qu'il voulait démontrer, « les distinctions que l'histoire établit » avec « celles de la nature » (*ibid.* : 5). S'accrédite ainsi l'idée de l'existence de groupes humains partageant une communauté d'origine, d'histoire, de langue et ayant des formes physiques communes qui se perpétuent de génération en génération. Bien que William F. Edwards se garde de faire correspondre distinctions physiques et distinctions morales, « je me suis abstenu », écrit-il, « d'examiner dans cette lettre si les groupes que j'ai distingués par les formes et les proportions du corps avaient aussi des dispositions morales et intellectuelles qui leur fussent propres » (*ibid.* : 127), il ne l'exclut pas complètement en conclusion, et le « caractère général » d'Amédée Thierry reste assez ambigu sur cette question.

Observation et histoire

William F. Edwards jette un pont entre histoire naturelle et « histoire civile », par la mise en œuvre d'un concept de race qui lie l'apparence physique contemporaine des populations à une histoire très ancienne se perdant dans la nuit des temps. Ce qui l'intéresse avec Amédée Thierry (1828, I : LXIX), c'est une « histoire naturelle des races humaines » qui engloberait l'histoire humaine et la dépasserait. Pour l'un comme pour l'autre, mais de façon différente, la recherche des races, c'est un peu la recherche et la reconnaissance des traces d'une nature déterminante chez les individus.

Dans la logique de ces textes, la civilisation, autre concept historique clef du moment⁹, n'affecte pas ce qui caractérise une race. Pour Amédée Thierry (1828, III : 506), elle n'est que le « costume des races humaines », et quand les peuples brisent « les conventions sociales », ils se montrent « dans la nudité de leur nature » (*ibid.*). Chez William F. Edwards (1829 : 35) si, du point de vue très général de l'opposition entre état sauvage et état civilisé, on ne connaît pas encore l'influence de la civilisation sur les races humaines, on sait que ses progrès sur un peuple déjà civilisé n'apportent pas de modifications du type. En effet, à l'intérieur des différentes classes sociales d'une société qui représentent, selon lui, les degrés de la civilisation, tous les types peuvent être rencontrés. De même, les invasions étrangères, les conquêtes, les migrations n'altèrent pas les caractères fondamentaux des types et ne bouleversent pas fondamentalement une race. Plus généralement d'ailleurs, pour ces deux auteurs, les races réunissent naturellement les hommes indépendamment de leur volonté, au-delà de la vie des nations :

« Avec cette dernière période (la conquête romaine) finit l'histoire de la race gauloise en tant que *nation*, c'est-à-dire en tant que corps de peuples libres, soumis à des institutions propres, à la loi de leur développement spontané : là commence une autre série de faits, l'histoire de cette même race devenue membre d'un corps politique étranger, et modifiée par des institutions civiles, politiques, religieuses qui ne sont pas les siennes. »¹⁰

En 1820, les textes polémiques de F.-P.-G. Guizot et d'Augustin Thierry, en utilisant la légende de l'origine germanique de la noblesse, ont donné une intelligibilité de l'histoire, du changement, de la Révolution... par la conquête, le renversement de la conquête, et utilisé dans ce contexte le mot race pour désigner chacune des parties en présence. En revanche, si l'on peut dire, ceux d'Amédée Thierry et de William F. Edwards ont mobilisé un peu plus tard le même mot de race pour désigner des ensembles humains d'avant les conquêtes et pourtant toujours présents. D'un côté race est un élément métaphorique intégré dans un mécanisme d'explication des bouleversements sociaux et politiques, de l'autre il est partie prenante d'une volonté de retrouver, d'identifier ce qui demeure malgré les tourments de l'histoire.

C'est dans ce dernier cas que l'observation naturaliste est mobilisée par Edwards, en complément de l'approche d'Amédée Thierry. De cette complémentarité se dégage un concept de race qui fonde son expression lin-

9. Voir Bénétou 1975.

10. Amédée Thierry 1828, I : x.

guistique sur l'emploi du même mot dans des vocabulaires différents. On ne peut cependant pas dire que ce concept soit d'observation au sens où il servirait à observer, c'est à celui de type que revient ce rôle, mais il est issu d'une observation particulièrement sélective. Ce concept ne se construit pas sur des critères explicités mais plutôt sur une superposition, une agrégation de caractéristiques culturelles et de caractéristiques physiques. Il a pour l'heure peu de valeur généralisable, mais il cristallise l'idée de la possible identification de groupes humains au moyen de l'observation de certaines de leurs formes physiques, identification entraînant d'autres composantes et fournissant un moyen de suivre la « filiation des peuples ».

En cette période post-révolutionnaire troublée, particulièrement sensible à la nature du lien social et singulièrement féconde en réflexions sur l'histoire, on peut suggérer que le concept de race offre la possibilité de penser l'existence d'ensembles distincts d'êtres humains dont la permanence se renouvelle au-delà de l'éphémère du politique et des vicissitudes de l'histoire.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : *race/race* – *histoire/history* – *observation/observation* – *typologie/typology* – *histoire naturelle/natural history* – William F. Edwards – Amédée Thierry.

BIBLIOGRAPHIE

Bénéton, Philippe

1975 *Histoire de mots : culture et civilisation*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Blumenbach, Johann Friedrich

1795 *De generis humani varietate nativa, praemissa est epistola ad Josephum Banks...* 3^a ed. Gottinae, Vandenhoek et Ruprecht.

Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste

1825 « Homme », *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, vol. 8. Paris, Rey, Gravier & Baudouin : 269-346.

Boulainvilliers, Henri de

1727 *Histoire de l'ancien gouvernement de la France. Avec XIV lettres historiques sur les parlements ou états généraux*. La Haye-Amsterdam, Aux dépends de la Compagnie, 3 vol.

Devvyver, André

1973 *Le sang épuré. Les préjugés de race chez les gentilhommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

Dubos, Jean-Baptiste

1742 *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*. Paris, Nyon, 2 vol. (1^{re} éd. 1734.)

Duvernay Bolens, Jacqueline

1995 *Les géants patagons. Voyage aux origines de l'homme*. Paris, Michalon.

Edwards, William F.

1829 *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire ; Lettre à M. Amédée Thierry, auteur de l'histoire des Gaulois*, Paris, Compère Jeune.

Guizot, François-Pierre-Guillaume

1820 *Du gouvernement de la France depuis la Restauration, et du ministère actuel*. Paris, Ladvocat.

Mably, Gabriel Bonnot de

1797 *Observations sur l'histoire de France*. Paris, Bossange, Masson & Besson, 2 vol. (1^{re} éd. 1765.)

Massin, Benoît

1993 « Lutte des classes, lutte des races », in *Autrement*, série Sciences en société, 1 : *Des sciences contre l'homme* : 127-143.

Montesquieu, Charles de Secondat

1961 *De l'esprit des loix*. Paris, Les Belles lettres. (1^{re} éd. 1748.)

Piguet, Marie-France

1996 *Classe. Histoire du mot et genèse du concept, des physiocrates aux historiens de la Restauration*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Pomian, Krystof

1992 « Francs et Gaulois », *Les lieux de mémoire*. III : *Les France : conflits et partages*. Paris, Gallimard : 40-105.

Sieyès, Emmanuel-Joseph

1888 *Qu'est-ce que le tiers état ?* Paris, Champion. (1^{re} éd. 1789.)

Thierry, Amédée-Simon-Dominique

1828 *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*. Paris, Sautet, 3 vol.

Thierry, Jacques-Nicolas-Augustin

1825 *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Paris, Didot, vol. 1.

1839 « Sur l'antipathie de race qui divise la nation française », in *Dix ans d'études historiques*, 3^e éd. Paris, Pessier : 301-309. (1^{re} parution in *Le Censeur européen*, 2 avril 1820.)

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Marie-France Piguet, *Observation et histoire. Race chez Amédée Thierry et William F. Edwards*. — Dans son ouvrage *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire* publié en 1829, le naturaliste français William F. Edwards met en œuvre une théorie de l'observation physique de ses contemporains qui confirme, selon lui, les « races historiques » établies en 1828 par l'historien Amédée Thierry dans *L'Histoire des Gaulois*. L'article analyse comment l'emploi du mot race par chacun des deux auteurs, selon des modalités différentes, a contribué à articuler le domaine de l'histoire naturelle à celui de l'histoire. Il identifie d'abord les usages du terme en histoire, examine ensuite l'emploi spécifique qu'en fait Edwards et montre enfin que le concept de race alors exprimé légitime une conception de l'histoire reléguant au second plan les vicissitudes et les bouleversements politiques et sociaux.

Marie-France Piguet, *Observation and History: Race in the Writings of Amédée Thierry and William F. Edwards*. — In *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire* [« Physiological Characteristics of Human Races Seen in their Relations with History »] published in 1829, William F. Edwards, a French natural historian, applied a contemporary theory of physical observation that, according to him, confirmed the existence of the « historical races » that the historian Amédée Thierry had defined in 1828 in *L'Histoire des Gaulois* [« The History of the Gauls »]. The different ways each author adopted the word « race » helped link natural history to history. After identifying the usages of this word in history, the specific use to which Edwards put the term is examined. The concept of race that emerges from this analysis is shown to have legitimated a conception of history that pushed political and social change and turmoil into the background.